

Désir d'analyse, désir de l'analyste Quelques questions

Michel Heinis

Quand on se met à pratiquer la psychanalyse, on a un assez grand désir d'analyse. On observe vite que du côté des demandes ce n'est pas si répandu ni évident que cela. Pour notre part, c'est par ce biais que nous est arrivée la question du « désir de l'analyste ». Entre ce désir et celui d'analyse, il y a un hiatus, une césure.

Le désir d'analyse est a minima l'envie de comprendre, de savoir ce qui se passe pour soi. Pourtant, comme si on l'avait perdu en chemin, on a oublié qu'à comprendre ce qui nous conduit dans la vie est souvent sous-jacent d'avoir d'abord simplement l'occasion de parler de soi, de soi dans ce que l'on vit.

Dire nécessite de sentir l'existence d'un lieu où cela puisse être déposé, même si aucun mot ne vient. Dire n'est pas vider son sac, se débarrasser de son contenu. C'est plutôt pouvoir voir ce qu'il y a dedans. Regard par les mots, regard des mots. Le désir de l'analyste peut d'emblée jouer un rôle si la façon dont l'analyste écoute ouvre le champ à un désir d'analyse.

Cette expérience du dire fait voir l'inconscient comme un lieu de savoir. Le sujet peu à peu s'apercevra supporter un manque dans le savoir. Le désir de l'analyste y prend sa source, puisque lui-même est « tributaire », en dette de ce manque où s'énonce le sujet. Au bout du compte, c'est donc à réintroduire le sujet dans le savoir, soit à ce qu'il puisse lier ensemble ce qui le constitue, et non à ce qu'il se connaisse, que va le chemin.

Ces deux désirs agissent donc ensemble dans ce qui rend *une* analyse possible. Mais le désir de l'analyste a-t-il aussi quelque chose d'universel ? Trans-

cede-t-il le désir de chaque psychanalyste ? Est-il opérant, par ailleurs, dans notre pratique éducative avec des adolescents délinquants ? Ce sont les questions qui en font l'actualité pour nous.

Dans la foulée de Jacques Lacan qui a parlé du « désir de l'analyste » pour ainsi dire comme d'un concept, le *Dictionnaire de la psychanalyse* constate que « son élaboration reste une tâche pour les psychanalystes d'aujourd'hui ». Notons que parler du désir de l'analyste est le projeter dans l'universel. Ce n'est pas le désir d'un analyste, avec lequel il possède néanmoins des liens particuliers.

Il est des moments dans la vie où, pour toutes sortes de raisons, quelqu'un peut se sentir poussé, et l'accepte, à se confronter à son dire. Il en sent le besoin. Le désir de l'analyste serait ce qui pousse l'analyste alors à l'entendre, à accepter d'entendre le désir qui cherche à se dire, le sujet qui cherche à « exister ».

Dans ce désir d'entendre ce que chaque désir a de singulier se maintient ouverte la voie à ce qu'il y ait de l'analyse. Là est reprise, en même temps que poursuivie, l'expérience de l'analyse, avec et pour quelqu'un d'autre.

Accepter d'être à cette place d'analyste est donc chevillé à la transmission de la psychanalyse comme expérience. C'est dans cette idée que s'inscrit le travail singulier de chacun, qui permet de le conceptualiser, qui le fait tendre vers une dimension d'universel, et qui lui donne une voie de retour vers la société.

Lieu et désir

La cure est le lieu d'accueil privilégié de la psychanalyse comme pratique et comme expérience, et donc du désir qui la permet. Mais les psychanalystes travaillent quotidiennement dans des pratiques hors cure. Depuis toujours se fait ce « passage » vers des champs connexes. Ce désir œuvre donc ailleurs que dans la cure-type.

Le jeu des places, en particulier dans une famille, la différence des générations et celle des sexes, la mise en question des idéaux où se rejoue au sens fort l'Œdipe et son dénouement (en particulier dans l'adolescence), dire et adresser, les relations toujours « symptomatiques » d'un sujet au social au sens où elles interpellent le lien entre jouissance et désir, le rapport à la castration, tous ces concepts aident à se guider pour prendre position, pour juger¹ de ce que l'on pense devoir faire ou dire, dans le respect du lieu où l'on se trouve placé, justement. Nous pouvons nous aider de cela, dans un rappel de la limite, pour qu'un adolescent ayant des « problèmes avec le juge » s'approprie la rupture qu'il a

1. « Si le psychanalyste ne juge pas l'homme, il juge en tous cas de ce qui le mène... », Conférence d'introduction aux journées sur la délinquance, Marcel Czermack, in *L'éclat du jour*, n° 7, octobre 1987, Paris, Ed. Joseph Clims.

produite, en y inscrivant à son tour une promesse d'avenir où il pourra se vivre comme sujet de ce qui (lui) arrive.

Pierres de touche de ce désir

Ces concepts ont une traduction opérante dans la notion de tiers, avec le sens de ce qui introduit le sujet à la dimension de l'incertitude tout en l'y soutenant. Transportée au plan de la représentation, c'est la notion de phallus qui symbolise ce manque dans la dimension du signifiant et de la langue.

Cette dimension se touche dans l'expérience dans la distinction entre l'autre et l'Autre, entre l'effet de ce que l'on dit sur celui à qui l'on s'adresse et la prise en compte de cet effet qu'a cette adresse sur soi. L'adresse trouve sa source dans cette notion de phallus sans lequel le langage ne peut pas être habité. Il indique en même temps le lieu de la puissance et celui de la castration, du possible et de l'impossible.

L'écart entre l'autre et le grand Autre est sensible quand ce que l'analyste engage de lui-même peut faire sentir une adresse, qui au fond procède de l'énigme de l'origine du désir. Cela s'entend alors comme un désir de l'Autre.

Intrigué par la relation d'une patiente à sa mère, nous lui demandons si ses rapports avec son frère étaient empreints de rivalité. Elle le confirme et se remémorent des situations concrètes. A la séance qui suit, elle rapporte le rêve, fait la même nuit, dans lequel elle arrive à sa séance chez nous, en retard. Curieusement, c'est sa mère qui lui ouvre et lui signifie mécontente son retard. Ce rêve illustre le transfert. L'évocation d'une rivalité par rapport au désir de la mère semble avoir été l'aiguillon d'un désir d'adresse qui, pour quelque chose qui pourrait avoir lieu alors qu'il y a retard, en appelle à de l'altérité. Une place n'est pas habitée.

Jacques Roisin² écrit que « le désir de l'analyste relève de faire sentir la présence de cet Autre dans l'adresse ». Le désir de l'analyste n'est donc pas le désir de l'Autre, il en produit la réalité. Le désir de l'analyste serait plutôt un désir d'Autre, un désir d'obtenir une différence absolue ou pure, celle qui fait qu'un signifiant ne se signifie pas lui-même, qui rend l'équivoque possible, celle qui place donc le sujet dans la dimension du signifiant, dans la dimension qui le supporte en tant que parlêtre. Dans un message écrit sur l'Espace d'échanges de Passado³, une adolescente fit ce lapsus de parl'écrire⁴ que les échanges lui

2. Quelques idées sur le moment didactique : de la psychanalyse comme création, dans le *Bulletin Freudien*, n° 22, A.F.B., Bruxelles. Signalons qu'il existe d'autres textes sur ce sujet dans ce numéro, ainsi que dans d'autres du *Bulletin Freudien*.

3. L'Espace d'échanges est un lieu virtuel sur Internet où des adolescents qui se sont

permettaient de « mettre de l'autre » pour dire « mettre de l'ordre ». Formation de l'inconscient pour laquelle l'Espace d'échanges potentialise un lieu. Se mettre en ordre appelle l'Autre, se mettre en ordre avec son désir nécessite de l'Autre.

Cette parole qui glisse soudain fait exister le lieu d'un savoir et crée un transfert. Quelqu'un saurait-il ? Ce savoir possède-t-il un lieu d'accueil ? Quel est le lieu du savoir ? Qu'est-ce qui l'organise ?

Le sujet, grâce à l'inconscient, y renouvelle sa compréhension de ce qu'est savoir. La question du désir de l'analyste y trouve un lieu comme le note Lacan quand il écrit qu' « il faut qu'il ne s'en faille que de rien que l'analyste soit aussi nescient⁵ que son sujet. »⁶ Un écart définit bien un lieu.

Un écueil vient ici à l'esprit, qui n'est pas facile à voir, qui consiste à idéaliser le désir de l'analyste. Il ne s'agit pas de pureté, mais d'un désir dont les éléments sont dépourvus d'intention concernant le sujet en analyse. Ils nous semblent permettre à l'analyse d'avoir un « cadre »⁷ dans lequel le désir supposé à l'Autre trouve support dans le transfert, et soit créateur dans la langue, au fil des mots.

Etre psychanalyste n'est en effet pas une façon d'être. Ce qu'il apporte procède de l'interprétation, d'une position où cela parle avec son inconscient. C'est fugace comme l'est le désir. Mais l'interprétation témoigne du désir de l'analyste pour l'analysant, pas pour l'analyste. Son répondant du côté du psychanalyste est un désir supposé, un désir qui soit plus averti de son fantasme, et qui fasse barrière à la jouissance⁸.

Le désir comme structure

Quel est de fait le rapport de cette notion de « désir de l'analyste » avec l'incon-

inscrits viennent partager et dialoguer sur toutes les questions de la vie avec d'autres adolescents avec l'aide de quelques animateurs. L'idée est de les accueillir et de les accompagner dans l'élaboration de l'événement qu'est pour chacun d'eux leur adolescence.

4. Signifiant adopté car ils viennent y parler en écrivant.
5. Forme latinisante pour dire « ne sachant pas », que l'on pourrait voir comme « l'espace » de la conscience qui par le négatif s'ouvre à l'inconscient.
6. « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans les *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
7. Lequel règle en la maintenant une disparité des places entre le psychanalyste et l'analysant, autre témoignage de l'écart nécessaire. Cela se produit aussi dans un dialogue hors cure lorsque cette disparité apporte de la surprise qui déplace (« transfère ») le sujet, mais sans perlaboration possible.
8. Serge André, *Devenir analyste et le rester*, Paris, Editions QUE, 2003.

scient ? Le désir de l'analyste n'est que dans l'acte qu'il pose, en tant qu'il permet une reconnaissance du désir, ou plus généralement l'énonciation du sujet, un désir de désir⁹, un désir dans une certaine séparation de l'objet, tendant à être sans objet, qui dénuce la structure du désir.

Rencontre cruciale de deux désirs ouvrant sur le champ de la supposition, qui est celui du sujet. Comment s'articule ce désir au désir tout court ? Le désir de l'analyste est-il à chaque fois singulier ? Est-ce que faire une cure avec des analystes différents conduiraient à des cures différentes ? Est-ce concevable, si le désir de l'analyste a pour visée quelque chose de structural, quelque chose qui transcende l'histoire d'un sujet singulier ?

Jacques Roisin envisage la fin de l'analyse comme un « se dépouiller de l'emprise de l'objet dans ce qui fait la rencontre des signifiants, « réaliser » la rencontre de l'inconscient au-delà des personnes qui y renvoient dans l'histoire personnelle de chacun »¹⁰. Cela suppose une position « analysante » de l'analyste aussi, qu'anime aussi son activité pour partager et faire valoir ce qu'il fait et pense.

La passe comme voie possible

Evoquer le désir de l'analyste implique en effet, dans l'expérience même, la notion de fin d'une cure, donc du changement de place qu'implique le passage du divan au fauteuil. C'est une fonction, assurée dans le social. Tel pourrait être le sens de la passe, une « communication » par la voie du désir entre ce qui relève du privé et ce qui relève du public.

Ici le début et la fin se nouent. Comment en effet penser un début sans en penser la fin ? Octave Manoni, dans *Un commencement qui n'en finit pas*¹¹, pense que chaque analyste refait les pas d'invention qu'a posés Freud à ses débuts. Mais une analyse serait-elle finie si elle conduit au désir de l'analyste ? Dit ainsi, cela laisserait entendre que l'expérience de la psychanalyse ne pourrait déboucher que sur sa propre reproduction, figeant sa transmission, la « sectarisant », personnalisant la possession du savoir qu'elle permet, qui est forcément singulier et vivant.

Nous nous demandons dès lors si l'on pourrait entendre le mot fini autrement que dans le sens d'un temps qui progresse. Il existe peut-être une dimension dans laquelle le fini n'est pas le contraire de l'infini. Est-ce d'une façon semblable que la mort est à voir comme faisant partie de la vie tel son contraire ?

9. Notion développée à propos de Freud dans « A propos d'un fantasme de Freud », Serge Leclair dans *L'inconscient*, n° 1, *La transgression*, Paris, janvier-mars 1967.

10. *Bulletin Freudien*, n° 22, op. cit.

11. Et en sous-titre *Transfert, interprétation, théorie*, Paris, Seuil, 1980.

Freud a montré pourtant que l'inconscient ne connaît pas les contraires. Il peuvent concourir ensemble à une représentation, mais ils ne s'annulent pas. Peut-être faudrait-il plutôt parler de contradictoire pour pouvoir entendre cette présence surprenante et vivante de l'inconscient, dont un sujet gagne à reconnaître la portée comme invention pour lui-même dans le social.